

nique chère aux bibliothécaires et aux documentalistes a été négligée à toute fins utiles. On en trouve bien quelques exemples (de la raison sociale d'un organisme au sigle retenu comme rubrique, du nom d'un organisme à des composantes ou à l'organisation parapluie). Mais ce «voir» et ces «voir aussi» ont été inutilisés dans les matières complexes et dans les domaines les plus mouvants. Rien ne conduit de la rubrique «guerre froide» à celle «URSS — États-Unis — Guerre froide» ou à d'autres reliés à des événements spécifiques (création de l'OTAN, blocus de Cuba, accords d'Helsinki, Conférence sur la sécurité et la coopération en Europe, etc.). Dito pour le descripteur nationalisme: aucun renvoi n'oriente l'utilisateur vers les notions, pourtant utilisées dans l'ouvrage, d'autodétermination, d'ethnocentrisme, d'impérialisme et de xénophobie.

À vrai dire, les compilateurs de l'*Index analytique* sont restés à la surface des choses. On semble n'avoir pas creusé beaucoup le contenu réel des articles, on s'est fondé sur la manchette, sur les incipits ou les clausules des textes, sur les sous-titres sans doute. Claude Julien relève cette faiblesse et l'illustre par le traitement fait à ses éditoriaux. On a négligé d'en fixer les thèmes et on s'est satisfait de les signaler sous le nom de l'auteur. Cette impression de devoir fait à la galopade, on la retrouve également ailleurs: de qui est-il question dans l'article intitulé «Une figure de proue» et classé sous la vedette-matière «Inde-Gouvernement»? Pour le savoir, il faudra obligatoirement retourner au journal lui-même.

Enfin, de nombreux flottements agaceront les usagers. D'abord, la distinction inutile que l'on fait, aux fins de classement, entre sigles et acronymes. Je veux bien que certains cas soient clairs (Unesco ou OEA) mais d'autres peuvent être cause d'hésitations: le sigle URSS peut également se prononcer comme un mot et, à ce titre, être considéré comme un acronyme. En réalité, on aurait dû considérer ces abréviations comme un tout homogène et ne pas établir de distinctions. D'autres flottements apparaissent également dans la formation des descripteurs. On utilise, par exemple, «Culture-Algérie» et «Culture algérienne». Ces intitulés ont-ils des contenus différents? La même remarque s'applique aux descripteurs «Vietnam-États-Unis-Guerre» et «Vietnam-France-Conflit». L'utilisation de l'ordinateur est sans doute à l'origine de ces caprices et du peu d'efforts déployés pour normaliser les descripteurs.

Tout compte fait cependant, l'*Index analytique* a l'avantage d'exister et d'être à la disposition des chercheurs. Il permet de repérer les articles par le nom des auteurs, par les noms géographiques, par le nom des personnalités politiques, par les titres des oeuvres analysées, par les thèmes, etc. La multiplicité des facettes utilisées en fait la richesse. Les utilisateurs devront toutefois garder l'esprit alerte et ne pas se satisfaire du premier descripteur

identifié ou rencontré au hasard. Si cela se produisait, ils pourraient bien ne pas découvrir la substantielle moelle du *Monde diplomatique*.

Gaston Bernier
Bibliothèque
Assemblée nationale
Québec

VLACH, Milada et Yolande Buono. *Catalogue collectif des impressions québécoises. 1764-1820.* Montréal, Bibliothèque nationale du Québec, 1984. XXXIII, 251, 195 p.

C'est toujours avec plaisir que les chercheurs accueillent la parution d'un nouvel instrument de travail. Avec la publication de ce *Catalogue collectif des impressions québécoises*, le plaisir se double de confiance en raison de la compétence professionnelle des auteurs. En 1976, Mmes Vlach et Buono avaient publié un premier répertoire fort utile des *Laurentiana parus avant 1821*. Ce catalogue contient plusieurs notices d'imprimés québécois mais se limitait aux collections de la BNQ. Le nouveau catalogue va plus avant dans la recherche bibliographique: rejoignant les travaux majeurs de Marie Tremaine, de John Hare et de J.-P. Wallot, il identifie 1 115 documents, ce qui représente, selon les auteurs, 90% de toute la production des presses québécoises avant 1821, journaux et périodiques exceptés.

Le catalogue recense les imprimés dont au moins un exemplaire est localisé, à l'exception des journaux et périodiques, qui font l'objet de répertoires spécialisés, et des formulaires sans marque d'imprimeur. Il ne s'agit donc pas d'un répertoire de la production mais bien de ce qui en subsiste. Il est heureux que les auteurs n'aient pas exclu de leur inventaire les publications officielles dont l'identification est complexe et qui font souvent reculer les bibliographes.

Le catalogue représente donc l'inventaire des fonds anciens de onze bibliothèques québécoises qui ont accepté de collaborer à cette recension. Dans son introduction, Mme Vlach souhaite que d'autres établissements signalent «leurs richesses en impressions québécoises» dans le but de constituer plus tard un supplément à ce catalogue. Il est regrettable en effet que les bibliothèques des Archives nationales et de l'Assemblée nationale, par exemple, n'aient pas collaboré à cette mise en valeur de leurs collections. Il serait aussi à souhaiter que les grandes collections à l'extérieur du Québec, qu'elles soient à Ottawa, à Toronto, à Boston ou à New York, soient recensées.